



# L'Affaire du Luberon

## Scènes de la vie maçonnique

Épisode 12

Henri quitta le cabinet de Thérèse en me chargeant de représenter *La Justice*.

Henri quitta le cabinet de Thérèse en me chargeant de représenter *La Justice*, ce qui me laissa autant de fierté que de crainte et les autres vénérables allaient partir aussi quand le téléphone sonna. Thérèse décrocha, écouta, ne dit pas un mot et me passa la communication. C'était Ulysse. Il cherchait à me joindre depuis une heure déjà de la part de Théo.

La coopérative m'a imposé un téléphone portable et je le laisse dans mon tiroir lorsque je rentre chez moi. Je ne veux pas de cet engin. Il ne sert qu'à m'esclavager. Un robinet fuit. On m'appelle. Un client ne retrouve plus les clés de sa voiture. On m'appelle. Il faut faire goûter nos vins à une bande de touristes japonais. On m'appelle. Il n'y a plus de papier aux toilettes. On m'appelle. Moi, je me suis dit « ça suffit » et personne ne me suit à la trace.

Il y a encore peu d'années, jamais un professeur, un ancien élève, un parent d'élève ou un frère de nos loges n'aurait osé appeler Théo par téléphone. On se rendait à Mégara, même si on habitait la Ville basse, on allait sonner au portail et on attendait. Aussitôt, le chien aboyait, puis quelqu'un venait ouvrir : Alida, l'Italienne qui a précédé Aïcha, Antoinette, l'un des fils, Frédéric ou Jean ou le copain de Frédéric quand il a commencé à en avoir. Ceux qui venaient ouvrir demandaient ce que vous vouliez, ils vous faisaient entrer si vous n'aviez pas peur du chien et, quand c'était

Théo que vous désiriez voir, ils allaient lui demander s'il acceptait de vous recevoir. Si oui, vous attendiez dans le jardin ou, s'il pleuvait ou faisait froid, à l'intérieur. Si non, on vous fixait un rendez-vous de la part de Théo et vous repartiez en disant merci. C'est signe de haute liberté, dit Théo, de ne pas être sonné au téléphone, au clairon, aux cloches ou au muezzin.

Moi, Théo me recevait toujours et, en l'attendant, je jouais avec son chien, qui fut longtemps Caliclès, un chien bordille au poil tout rêche et aux bons yeux tendres qui fixait le perdreau comme pas un.

Quant à téléphoner à Théo, qui l'aurait osé ? On ne dérange pas un professeur comme on fait courir d'un bout à l'autre des bâtiments de la coopérative un pauvre petit factotum. Si, au-dehors de la coopérative, je m'étais attaché à mon portable comme une chèvre à un piquet, autant ne plus parler de liberté. Preuve qu'on peut toujours finir par me joindre : Ulysse m'avait trouvé chez Thérèse.

Il m'a parlé à voix très basse. Il était, me dit-il, en compagnie de Marie, la mère de Marianne. Ils avaient rencontré Fantoche. Ils étaient allés à la morgue. Marie n'en pouvait plus. Tous les hôtels d'Aix étaient complets à cause du festival de musique. Lui-même devait rentrer d'urgence en Avignon pour une répétition. Marie dormirait donc à Mégara. Théo m'avait désigné pour l'y accompagner. Rendez-vous le plus tôt possible à la terrasse des *Deux Garçons*, le célèbre café du Cours Mirabeau.

Je ne pouvais m'y rendre qu'à pied, tant c'était proche de la rue Aude où se trouvait le cabinet de Thérèse. Sur le point de partir, je demandais pourtant si je pouvais dire un mot au jeune apprenti qui était venu me chercher sur le Mail. Théo s'inquiétait du jeune Bruno Montel qui semblait avoir été proche de Marianne, voire intime avec elle.

Je réexpliquai aux vénérables et à Thérèse ce que Fantoche m'avait suggéré : lui remettre une liste complète des frères, des sœurs et des profanes qui étaient venus chez Théo le dimanche du meurtre. Cela ne pouvait être pris pour une délation, au contraire, puisque les présents sur ma liste auraient un alibi aux heures indiquées.

Les vénérables et Thérèse m'approuvèrent, même si Thérèse pensait qu'il était prioritaire d'explorer le Grand Aïoli de l'année précédente. De toute façon, elle penchait de plus en plus pour confier l'affaire à un avocat pénaliste et mes listes nourriront son dossier.

Thérèse appela son collaborateur. Fabien Linas confirma que trois compagnons, dont Bruno Montel de Marseille, avaient passé un très long moment à Mégara, le dimanche du crime. À quelles heures ? Est-ce que Bruno Montel était parti avant les autres ? S'était-il absenté un temps plus ou moins long ? Fabien Linas ne pouvait pas nous le dire avec certitude, mais il y avait un frère qui aurait certainement des souvenirs bien plus précis : Louis Jamet, le sociologue.

Initié à Paris, dans une loge du Grand Orient, il habitait Les Baux et enseignait à Aix. Il s'était affilié dans la loge du D.H. où se trouvait Thérèse. Fort apprécié de nous tous, Louis Jamet faisait de nombreuses interventions dans les loges de la région. Il souhaitait un travail maçonnique plus approfondi sur les questions de société. Il en avait longuement parlé à Mégara, ce dimanche-là, avec Bruno et d'autres frères et sœurs. Sauf erreur, ils avaient même dû s'attarder dans le jardin jusqu'à près de minuit. Ce serait assez facile à vérifier, nous assura Fabien Linas. Théo disait de Louis Jamet qu'il était *Baux-Baux*, c'est-à-dire *Bo-Bo* au carré, puisqu'il était un intellectuel bourgeois de gauche et qu'il habitait Les Baux, village de rêve, mais Théo ajoutait qu'il nous en fallait beaucoup des comme lui, *Baux-Baux* ou *Bo-Bo*, pour secouer la poussière accumulée sur les sautoirs de nos prétendus dirigeants.

Nous avons téléphoné immédiatement à Louis Jamet. J'ai pris rendez-vous avec lui rue Tournefort pour après le dîner. La tête me tournait d'avoir tellement de choses à faire. Louis Jamet m'intimidait. Il m'avait même beaucoup impressionné lors de la planche qu'il nous avait donnée récemment à *La Justice*.

J'ai demandé en outre à Fabien Linas de m'attendre pour me ramener à La Roquebrussanne, puisque je n'avais pas ma voiture avec moi. La mère de Marianne allait dormir à Mégara ? C'était si surprenant que je n'en ai pas parlé aux autres, leur déclarant seulement qu'Ulysse avait rencontré Fantoche et voulait me parler d'urgence.

Je me rendis ensuite à pied au *Café des Deux Garçons* sur le cours Mirabeau. J'y aperçus notre frère Ulysse assis auprès d'une femme aux cheveux tout gris coupés ras, une femme sportive, vêtue en sportive, les bras nus, brûlés par le soleil, plutôt mince, mais pas maigre, le regard clair, un peu gris, mais lumineux, comme ces ciels couverts où le soleil semble prêt à jaillir de la grisaille. Elle ne ressemblait pas du tout à Marianne, qui avait de grands yeux noirs et un visage d'Arlésienne. Marianne avait tiré du côté de Théo et de la Provence.

Marie Blanc me regarda longuement en me tendant la main et ce fut immédiat entre nous, non le coup de foudre des amoureux, mais un puissant éclair de ses yeux gris aux miens, qui valait promesse d'amitié profonde.

- Titou, me dit-elle, je sais qui vous êtes. Marianne vous admirait beaucoup.

Marianne m'admirer ? Sa mère devait confondre avec un autre. Marianne n'avait jamais eu aucune raison de m'admirer. Marie Blanc m'avait dit « Je sais qui vous êtes ». Non, elle ne le pouvait pas.

Un jour, Théo m'avait longuement parlé du verbe être. Il y a d'un côté l'identité : je suis bête, grand, petit ou provençal ; et de l'autre côté du verbe être se trouve l'existence avec le célèbre je pense donc je suis.

Théo m'avait recommandé de privilégier toujours le second versant du verbe être : exister. Le premier versant, être blanc ou noir, provençal ou musulman, avait, selon Théo, valeur d'identité, soit peu de chose en vérité. L'identité, si précieuse pour tant de gens, lui apparaissait comme une contre-valeur maçonnique. Peu importe que l'on soit Provençal ou Breton, catholique ou musulman, grand comme lui ou petit comme moi, juif ou arabe, fils de Pierre ou de Paul, hétéro ou homo. C'est au-delà de l'identité qu'il faut chercher l'être, m'assurait-il, et il m'enseigna de ne jamais me déclarer franc-maçon. Ce sont les autres qui te font tel. Ne dis donc jamais : « Je suis franc-maçon. » Tu donnerais la preuve que, fondamentalement, tu ne l'es pas.

Les leçons de Théo ne s'oublient pas et je me suis interrogé : « Qu'avait voulu dire Marie exactement ? « Je sais que vous êtes. » C'est-à-dire que vous existez ? » Ou : « Je sais ce que vous êtes ? » Quel bonheur tout à coup qu'elle ait pu penser : « je sais que vous existez » et pas : « je sais que vous êtes le petit factotum de la coopérative. »

Je n'ai jamais été aussi heureux et fier d'exister vraiment qu'en cet instant-là, dans ce café des *Deux Garçons*. Au lieu de pleurer comme j'aurais dû en voyant une femme si malheureuse, je me suis dit : « J'existe et c'est merveilleux ». Une bouffée de chaleur est montée en moi pendant que je dévorais Marie des yeux et je me suis promis de tout faire pour que l'assassin de sa fille soit découvert et finisse sa vie en prison. Du coup, frère ou pas frère, peu importait. Bernard ou un autre, cela m'était égal, mais il me fallait le vrai coupable. Frère de chez nous ou frère d'ailleurs, il

avait poussé cette femme jusqu'à cet excès de détresse. Il devait finir sa vie en prison.

Nous avons continué à nous regarder, Marie Blanc et moi. Il y avait à la terrasse des *Deux Garçons* une atmosphère étrange, palpable, d'Aixoïses et de touristes en fête qui enrichissaient l'air de parfums, de fumée, et des mille odeurs dont les vacanciers épaississent une atmosphère. Le malheur de Marie ne m'en parut que plus visible. Elle ne le montrait pas, mais il était là, terrifiant, et j'en avais le cœur serré.

Ce fut alors que je jetai mon dévolu sur Marie. Je refuse qu'on m'interroge sur le mot dévolu. Je veux bien me soumettre au dictionnaire, mais pas pour ce mot-là. Que chacun lui donne le sens qu'il veut, moi, je lui donne un sens à moi et à Marie. Pour tous les autres mots, je suis l'humble élève et le serviteur de la langue française, comme Théo me l'a enseignée. Pour dévolu, non. Je veux garder ce mot pour Marie et pour moi, comme il m'est venu sans s'annoncer à la terrasse du *Café des Deux Garçons*.

Le dévolu n'a rien à voir avec le banal désir qu'on peut avoir de plaire à une femme et qui vous mènera ou non jusqu'à son lit. Moi, j'ai jeté mon dévolu sur une femme qui avait franchi les limites du malheur et qui venait d'aller reconnaître le corps de sa fille unique à la morgue d'Aix. J'ai jeté mon dévolu au moment même où elle revenait de cet horrible endroit, n'ayant plus pour toit possible que ce Mégara où le *Cheminot* s'était rendu dès cette première heure où sa semence commençait le destin de Marianne dans son ventre de femme quittée. Ce destin avait débuté par un départ. Il se terminait par un assassinat.

Marie était assise là, auprès d'Ulysse, à la terrasse de ce café distingué, que je ne pouvais comparer à la Brasserie du Mail tellement plus populaire. De riches odeurs nous enveloppaient en cette fin d'après-midi d'été sous les grands platanes du Cours Mirabeau. Moi, Titou, petit homme de peu de chose, j'ai jeté mon dévolu sur Marie Blanc. Je l'ai jeté comme un manteau sur ses épaules. Mon émotion, intense, me donnait une force nouvelle.

Ulysse, avec une surprenante gentillesse, m'exposa la situation. Marie allait devoir habiter dans la région quelque temps. Il lui fallait prendre des dispositions pour enterrer Marianne. Elle ne déciderait de rien sans Théo. Elle allait donc dormir à Mégara. Théo l'avait proposé. Elle était si perdue qu'elle avait accepté. Lui, Ulysse, ne pouvait plus s'occuper d'elle. Le théâtre a des exigences terribles. Le théâtre est sans pitié. On l'attendait en

Avignon pour les ultimes répétitions. Il se sentait honteux de mettre en balance la douleur de Marie et sa mise en scène, mais... Marie l'interrompt :

- Jean-Michel, tu en as fait assez. Le théâtre d'abord. Si seulement Marianne avait tout subordonné comme toi au théâtre !

Elle ne l'appelait pas Ulysse, mais Jean-Michel. Elle le tutoyait. Elle ne le regardait pas comme elle m'avait regardé moi, avec une surprise mêlée d'un peu d'effroi. Elle était habituée à le voir, à lui parler. Il était avec elle gentil, attentionné. Je m'étais assis en troisième à leur table et je n'avais pas encore dit un mot de condoléances. Je risquais :

- Comment vous sentez-vous ?

Elle m'observa de nouveau longuement, me faisant exister, et elle me répondit d'une voix calme :

- Très mal.
- Je ne sais comment vous exprimer...
- N'exprimez rien. Il faut se taire devant l'atrocité. Cette morgue est si nette, si froide, si blanche. Merci d'être là. Un merci infini.

J'en perdais la respiration. Elle leva une main qu'elle approcha de mon visage et elle me caressa doucement la joue pour essuyer mes larmes. Elle me dit :

- Ce n'est pas en me plaignant que vous m'aidez. Ces gens, autour de nous, semblent si heureux.

Moi, j'ai pensé : « Je me ferais tuer pour cette femme, pour que la vérité éclate, pour la venger. Elle mérite mon dévouement. »

Mais je n'aurais pas su expliquer ce que j'appelais dévouement. Manteau n'est pas une bonne image. Une cape, plutôt, pas un simple manteau. La cape de Zoro.

Ulysse téléphona chez Thérèse pour que Fabien vienne nous chercher. Avec tous les sens interdits qu'il y a dans la ville, le mieux était de nous retrouver devant le Palais de Justice. J'ai pensé : « C'est là qu'il y aura la cour d'assises. »

Marie avait pour seul bagage un gros sac à dos muni de roulettes, celui qui lui avait servi pendant sa randonnée en Corse. On pouvait soit le traîner soit le porter. Je voulus m'en charger. Marie se le jeta sur le dos plus vite que je ne fis ma proposition. Elle aurait très bien pu le tirer derrière elle ou me le laisser prendre. Je lui dis qu'elle allait s'épuiser. Elle me répondit : « C'est le but. » Arrivée devant le Palais de Justice, elle embrassa Ulysse qu'elle appela de nouveau Jean-Michel. Il lui demanda :

- Cela te fait peur d'aller à Mégara ?

- Tout me fait peur, lui répondit-elle.

Ulysse nous quitta. Je me retrouvai seule avec Marie.

- On y va ? me demanda-t-elle et, sans transition : Elle n'a pas été violée, elle n'avait pas fait l'amour récemment, elle n'avait sur elle aucune trace de brutalité sauf au cou, car il l'a étranglée. Le couteau n'a servi qu'à l'achever. Qui a fait ça, Titou ? Un de vos frères ?

Je n'ai rien répondu, mais j'ai pensé : « Nous avons un sauvage parmi nous. » Fabien est arrivé. Elle est montée devant, près de lui. Moi, à l'arrière, je l'avais devant moi, cheveux tout gris, coupés très court, soyeux et aplatis vers l'avant jusqu'à son front. Nous avons pris la route de La Roquebrussanne.

Je lui ai demandé timidement :

- Il y a longtemps que vous n'avez plus revu Théo Sérignan ?
- Trente sept ans. Le temps d'une vie. Celle de Marianne.

Je me suis rappelé à temps que Fabien ne devait pas savoir que Théo était le père de Marianne et je n'insistai pas. Après un long moment de silence très pesant pour nous trois, elle nous raconta qu'il avait été impossible de la joindre pendant sa randonnée en Corse, Ajaccio-Bastia par une route des crêtes. Leur petit groupe de bons marcheurs s'était volontairement coupé de tout. Ce fut seulement à Bastia qu'elle avait tout appris par Jean-Michel Michel. Sans la chaleur de Jean-Michel, elle serait allée se jeter quelque part dans le vide.

- Ah ! Ne faites jamais ça !
- Vous êtes gentil, Titou. Vous étiez le préféré de Marianne à la Roquebrussanne. Elle vous l'avait dit ?

Nous ne nous étions presque jamais parlé, Marianne et moi. Je dois l'avouer à ma honte : j'ai été fier et heureux de cette erreur. Je ne pouvais pas avoir été le préféré de Marianne. Comme c'est bizarre, cette chaude sensation d'exister malgré tout ce qu'il peut y avoir d'horrible ou de faux dans le monde. J'ai pensé à nouveau : « Marie me fait exister. Oui, elle mérite mon dévolu et ce sera définitif. »

Arrivé à proximité de Mégara, Fabien a garé sa voiture au début du chemin empierré qui va jusqu'au portail de chez Théo. On ne doit pas y engager un véhicule ou alors il faut soit reculer pour repartir soit se faire ouvrir le portail et procéder à un demi-tour dans la propriété. J'ai préféré demander à Fabien de stationner non loin et de nous laisser faire à pied les soixante mètres du chemin empierré qui s'enfonce entre deux hauts murs couverts de lierre. Marie ne m'a pas laissé prendre son sac. Elle se l'est à

nouveau jeté dans le dos. Elle me paraissait pourtant à la limite de ses forces et des émotions supportables. J'ai sonné au portail. Grand silence. Elle m'a demandé : « Il n'a plus de chien ? » Je lui ai répondu que Caliclès s'était laissé mourir deux semaines après le décès d'Antoinette. Marie s'est appuyée du front contre le fer du portail, un portail plein, vert sombre, qui existe depuis toujours, et nous avons entendu marcher. Théo a ouvert. Il a pris Marie dans ses bras et m'a dit par-dessus son épaule : « Merci, Titou, je te rappellerai quand nous aurons besoin de toi ». J'ai refermé moi-même la porte sur eux. Je tremblais comme un toutou peureux.

Je suis retourné vers Fabien. Je n'avais pas faim pour dîner. Fabien m'a conduit rue Tournefort où je suis arrivé bien en avance pour mon rendez-vous avec Louis Jamet.

Quelques frères, cinq ou six, pas plus, dont Gilbert Hesse, avaient fini de boire un verre ensemble en salle humide et s'en allaient. Gilbert resta. Je n'avais guère envie de lui parler, mais il me proposa une bière et s'assit face à moi avec une simplicité qui ne lui était pas habituelle. Gilbert reste toujours dignitaire corps et âme. Ses titres et dignités lui servent de colonne vertébrale, dit Ciu, qui ne l'aime pas. Avant tout parisien, même s'il vient chez nous chaque été, il n'a pas notre sens de la fraternité. Il pense que la Grande Loge de France et son rite écossais sont supérieurs aux autres. Il ne prend jamais la parole sans répéter dix fois le mot spiritualité. Chacun son truc, d'accord. Rite écossais, rite français ou les autres que je ne connais pas, la différence n'est pas si grande. Gilbert exagère et que cherche-t-il ? À nous faire changer d'obédience et de rite ? Il sait bien que nous ne le ferons pas. Alors, pourquoi nous passer et repasser le message que nous sommes ses inférieurs sur le plan spirituel ? Moi, je m'en fiche du spirituel et rien que spirituel. C'est tout l'humain qui compte.

Je venais de conduire Marie à Mégara et, pendant que nous buvions nos bières, j'étais attendri par l'idée des retrouvailles de Marie et Théo, trente-sept ans après. Me sentant très ému sans en connaître la raison réelle, Gilbert se mit au diapason et me parla en frère, d'homme à homme, oubliant sa supériorité sur moi. Il posa même une main amicale sur mon épaule et me dit :

- Alors, Titou, te voici vénérable de *La Justice* ? Henri ne veut pas faire une troisième année et je sais que tes frères vont t'élire.

Le choc ! Il y a des choses que l'on sent venir, mais qui ne prennent pas de réalité tant qu'elles n'ont pas été dites. Tout m'arrivait en même temps : Marie et mon dévolu, le vénéralat,



cette impression nouvelle que j'étais, que j'existais, que j'avais le droit de dire « je suis », comme Descartes, même si je pensais beaucoup moins bien que lui, et cela m'arrivait quand Théo était si malheureux, si épuisé, si seul dans Mégara, mais retrouvait Marie. J'en ai un peu pleuré devant Gilbert.

- Je te félicite très sincèrement, Titou. S'il y a un frère qui mérite le premier maillet, c'est bien toi.

J'attendais Louis Jamet. J'aurais aimé être seul. Hélas, Peter entra dans la salle humide et vint s'attabler entre Gilbert et moi. C'est un parisien du Grand Orient, originaire de Slovaquie. Il est de ces maçons qui vivent dans l'utopie. Théo les dénomme « nos accélérateurs de particules. » Plus leurs rêves sont insensés, plus leur passion leur donne des ailes et de l'énergie. Peter voudrait nous faire signer un appel solennel pour que l'universalisme maçonnique se concrétise dans une organisation maçonnique européenne qui comprendrait toutes les obédiences d'Europe, même celle des coyotes. Gilbert s'y refuse. Par principe. Dès lors que l'initiative de ce projet nous vient d'un membre du Grand Orient de France, elle ne peut qu'échouer, nous dit-il. Moi, j'ai promis de signer, même si la pétition n'est pas dans la méthode des loges et j'ai émis l'idée qu'elle soit intitulée « L'Appel de Bratislava » pour qu'elle vienne d'ailleurs et surtout pas du Grand Orient de France, car tout ce que nous avons proposé depuis trente ans a échoué. Sur ce point, je suis d'accord avec Gilbert.

Il s'est aussitôt et carrément moqué de moi. Que je devienne le vénérable d'une petite loge de Provence, oui, bravo, il approuve, mais que je me mêle des grandes affaires interobédientielles, non. Chacun à sa place. Elles ne sont pas à ma portée. Il n'a pas dit pourquoi. C'était vexant et même très humiliant pour Peter et pour moi. Aucune initiative ne peut aboutir venant de nous. Il faudrait aller négocier à Londres qui nous répondrait que nous n'existons pas.

Peter ne s'est pas troublé pour autant. Il veut et il obtiendra vingt mille signatures, nous assura-t-il. Avec celles de nos sœurs, évidemment. Avec la mienne en tout cas. Et, s'il faut se passer des Anglais, nous nous en passerons.

À cet instant, Louis Jamet entra dans la salle humide et Gilbert en fut bien surpris. Je ne suis pas, de son point de vue, au niveau de Louis Jamet, professeur de faculté. Qu'avions-nous donc à faire ensemble ?

Par discrétion, Peter se retira aussitôt. Gilbert, lui, s'incrusta.

Ce qui m'avait beaucoup plu et impressionné dans la conférence que Louis Jamet avait donnée dans ma loge quelques mois plus tôt, c'est que, fait tout à fait exceptionnel, cet intello connaît bien le monde du travail. Voici un frère qui n'a rien d'un théoricien verbeux. Il connaît la réalité. Il nous parle de cette réalité. Je vais résumer ce qu'il nous a dit à partir de mes notes du soir même.

La réduction du temps de travail, constante depuis un siècle, a développé la productivité, mais pour l'obtenir, le management des entreprises a conduit les salariés comme moi à intégrer les objectifs de production au détriment souvent de leurs intérêts personnels, de la défense des travailleurs et de la solidarité entre les travailleurs.

J'ignore si cette idée a été répandue largement chez les étudiants. Pour moi, qui ne l'avais jamais entendu exprimer nulle part, elle était lumineuse et confirmée par ma vie quotidienne dans une entreprise de moins en moins coopérative et de plus en plus commerciale. J'ai compris d'un seul coup pourquoi certains de nos frères se sont mis à douter du progrès. Lorsque les salariés pensent comme les patrons et agissent pour les patrons contre eux-mêmes et à leur détriment, ils arrêtent le progrès social et n'entendent plus de la même façon le message des francs-maçons. Selon Louis Jamet, le malaise, qui règne partout chez les salariés, plombe nos loges qui se réfugient dès lors dans de fumeux ésotérismes.

Cette planche de notre frère Jamet a été beaucoup discutée. Nos sœurs et nos frères ont posé de nombreuses questions et il leur a très bien répondu. Du coup, je me suis senti très intimidé de me trouver en rendez-vous avec lui et gêné par la présence très inopportune de Gilbert Hesse. Louis habite Les Baux-de-Provence et je l'avais pratiquement convoqué rue Tournefort. Gilbert, qui devina quelque chose, m'a regardé d'un drôle d'air, d'un très drôle d'air, et il semblait bien décidé à ne pas vouloir nous laisser seuls.

Grand et costaud, les cheveux coupés très courts, le visage très bruni, notre frère Louis s'était simplement vêtu d'une chemise à fleurs, ce qui le faisait ressembler à un touriste. Mais je savais qu'il était un intellectuel de haut vol. Comment l'interroger sans lui donner l'impression que j'enquêtai sur Bruno Montel ? Je lui parlai donc d'abord de sa planche, qui datait de quelques mois.

Je l'avais d'autant plus appréciée qu'à la coopérative, je vis jour après jour ce qu'il nous a décrit dans le temple. Autrefois, chacun me commandait. On me disait : fais-ci, fais-ça et je le faisais. Exécutant j'étais, et en exécutant je me comportais.

Aujourd'hui, dis-je à Louis Jamet, je pense avec la direction et, sans me vanter, je pense à sa place très souvent. Il faut, j'en suis d'accord, réduire les coûts et améliorer la productivité, mais nos patrons ne savent pas bien comment s'y prendre. Les meilleures idées viennent d'en bas.

Notre frère Jamet me sourit et me dit :

- Alors, Titou, tu prends le premier maillet de *La Justice* ?
- Il le mérite, trança Gilbert. Titou est un maçon modèle.

Je n'écris pas cela pour me pousser du col, ce qui serait grotesque, mais pour montrer combien le téléphone arabe maçonnique est redoutable. Je n'étais pas candidat, pas élu, je ne pouvais pas être installé vénérable avant septembre et voilà que deux grosses pointures comme Gilbert et Louis me parlaient avec une sorte de déférence bien surprenante pour moi.

Aurais-je dû en profiter pour demander à Gilbert de nous laisser ? Je ne l'ai pas osé, car je ne me sentais pas encore dans la peau d'un vrai vénérable. J'ai donc exposé devant Gilbert Hesse mon projet de tableau quart d'heure par quart d'heure en précisant bien que cette idée de tableau était approuvé par les trois vénérables de la rue Tournefort.

Même si le village des Baux n'est pas loin de chez nous, Louis Jamet, membre d'une loge d'Aix, se trouvait peu concerné par le crime du Luberon. Il connaissait Bernard par ses poèmes qu'il nous déclara relire de temps à autre avec de plus en plus d'intérêt. Il admirait Théo. Il assistait à une tenue de temps en temps rue Tournefort, mais il nous regardait de loin. Comme Gilbert, comme moi, il entendait respecter la présomption d'innocence pour Bernard et il comprit tout de suite l'intérêt du tableau. Il comprit également qu'il ne s'agissait pas de délation. Tous ceux qui seraient sur la liste auraient un alibi aux quarts d'heure indiqués. Les omis ou les absents n'en seraient pas pour autant suspects.

Avant d'en venir à Bruno Montel, nous avons commencé par lui-même. Combien de quarts d'heure avait-il passé à Mégara le dimanche du crime ? Seize. Au moins quatre heures. Il avait profité de cette occasion pour animer un petit groupe de frères et de sœurs installés dans le fond du jardin auprès du gros figuier. Nos jeunes maîtres, apprentis et compagnons, se passionnaient pour ses analyses de l'entreprise et les intégrations volontaires ou non de salariés dans les stratégies capitalistes d'entreprises. Un colloque s'était ainsi spontanément organisé, réunissant un groupe changeant, qui ne cessa de se renouveler entre seize et vingt heures. On y avait bu, mangé, discuté, bien rigolé aussi,

reprenant avec celles et ceux qui arrivaient ce qui s'était déjà dit avec les partants.

J'ai demandé à Louis Jamet d'être le plus précis possible. Il nous cita une bonne dizaine de noms et, immédiatement parmi eux, celui de Bruno Montel, qui sauf erreur était resté à Mégara bien au-delà de vingt heures. Gilbert lui-même avait participé à ce colloque improvisé sur le concept d'intégration, mais en tant que stomatologue, il ne s'était pas senti très concerné et ne s'y était pas attardé, préférant aller de groupe en groupe et profiter d'un maximum de visiteurs, maçons ou pas.

C'est Ulysse qui m'avait mis sur la piste de Bruno Montel et j'ai voulu qu'on reparle de ce jeune compagnon. Il semblait avoir passé à Mégara cinq ou six heures. Gilbert douta très vite de l'efficacité de ma méthode et s'étonna que le commandant Moret puisse en attendre quoi que ce fût. Ayant passé pratiquement toute la journée à Mégara, tantôt dans la maison, tantôt sur la terrasse ou au fond du jardin, Gilbert me demanda de le créditer de quarante quarts d'heure entre onze heures du matin et onze heures du soir.

- À quelle heure a-t-elle été assassinée ? demanda-t-il.

Soit Fantoche ne connaissait pas l'heure avec exactitude, soit il n'avait pas voulu me la révéler. De toute façon, comme il fallait deux heures pour se rendre de La Roquebrussanne à la villa du Luberon et en revenir, mon tableau aurait le mérite de mettre hors soupçon de très nombreux frères.

Louis Jamet nous dit alors :

- S'il en est besoin, j'affinerais la liste des participants à mon petit colloque et je te l'enverrai. Je devrais parvenir à quinze noms. Nos jeunes sont impatientés par la mollesse de nos loges. Ils veulent qu'elles se remettent au vrai travail d'étude avec un dépoussiérage des idées reçues, des opinions toutes faites, des truismes, des vérités premières que rabâchent et martèlent déjà les médias. La France et le monde vont très mal et notre terrain national est détrempe d'idées fausses dans presque tous les domaines. Nos loges ont le devoir de redevenir un outil efficace de réflexion en profondeur et de renversement des idées reçues.
- Vous rappelez-vous à quelle heure il a fait nuit ? demandai-je.
- À plus de vingt-deux heures.
- De qui pouvons-nous dire qu'ils étaient sûrement présents à la tombée du jour ?

En réalité de presque personne. Ma méthode avait ses limites. Je te plains, me dit Louis et Gilbert l'approuva. Soupçonner un à un tous les frères de vos trois loges, mais aussi ceux d'Aix, de Marseille ou de Bruxelles, c'est se donner l'envie de tout flanquer en l'air.

- Allons, Titou, tu ne soupçonnes tout de même pas Théo ?
- Évidemment pas.
- Et pourtant notre vieux Théo couchait avec Marianne Laroque, dit Gilbert.
- Tu en es sûr ? demanda Louis Jamet.
- Il ne s'en cachait guère. Ces dernières années, elle vivait même à Mégara pendant l'été.
- Je croyais qu'elle était avec Ulysse.
- D'abord Ulysse, puis Théo. Quelques autres aussi comme Bernard et le jeune Bruno Montel.
- Ah ? Elle était comme ça ?
- Je crains qu'elle n'ait été bien pire.
- Précise.
- Le mot orgie est sûrement trop fort. Moi, je dirais plutôt baisouille autour de la piscine en présence ou non de Théo.

Je n'ai pu en supporter plus. Qui touche à Théo me met en fureur. Louis Jamet fut aussi très choqué par les derniers propos de Gilbert et je ne sais plus comment, Louis, avec sûrement une certaine malice, mit la conversation sur ce que Gilbert appelle dans toutes ses interventions la spécificité de La Grande Loge de France.

- La dernière fois que je t'ai écouté, en conférence publique à Marseille, tu as répété 27 fois ce mot de spécificité. Or, en franc-maçonnerie, il ne signifie rien.
- Ah ! Tu trouves !

Gilbert était vexé. Louis venait de le faire exprès. J'en fus tout étonné et, je l'avoue, réjoui.

- Il ne signifie absolument rien, reprit Louis Jamet. Nous avons dans nos loges les particularités de chacun d'entre nous. Nous avons aussi une grande diversité d'opinions, de religions et les multiples formes de l'athéisme contemporain. Nous avons surtout bien des tempéraments individuels, mais aucune obéissance n'est spécifique.
- Ah ! Tu trouves ! reprit à nouveau Gilbert Hesse, offusqué que son credo puisse être mis en doute.

Louis s'expliqua en brillant sociologue qu'il était. Toutes les obédiences se ressemblent bien plus qu'elles ne diffèrent, nous

déclara-t-il avec autorité. Leurs points communs sont infiniment plus importants que leurs dissemblances, et c'est inévitable puisque nous avons en commun le même langage symbolique, venu des profondeurs de notre histoire commune. Au Droit Humain, nous initions femmes ou hommes ; à la Grande Loge, vous ne recevez même pas nos sœurs en tenue. Particularisme et non spécificité.

- Le spécifique est le propre d'une espèce, nous dit Louis. Vous seriez donc, vous, à la Grande Loge de France ou à la Grande Loge nationale, de deux espèces de maçons étrangères aux autres. Allons donc ! Moi, qui passe tout mon temps à observer le comportement des groupes humains, je peux te garantir qu'il n'en existe aucun dans la France d'aujourd'hui de plus homogène que celui des maçons, toutes obédiences confondues. Ce qui constitue en profondeur un groupe humain, c'est que tous ses membres aient la même symbolique. Le reste n'est que frivolité d'interprétations, modes et rivalités de boutiques.

Gilbert enrageait comme quelqu'un dont on viendrait de retirer le siège sur lequel il était assis. Je levai la séance, remerciai Louis Jamet et rentrai chez moi.

Yvette avait reçu un appel de Thérèse. Après mon départ de chez elle, les vénérables avaient décidé sur son conseil de consulter son confrère d'Aix, Maître Ange Baldini, fameux avocat pénaliste. Henri Paget, ne pouvant absolument pas se rendre au rendez-vous, me déléguait.

- Moi ?
- Parfaitement. Thérèse m'a même dit que tu prenais du galon.

Comment faire ? Je devais impérativement travailler tout le lendemain. Notre chiffre d'affaires est très supérieur en juillet à celui d'un mois ordinaire. Je ne pouvais pas m'absenter. Yvette pensait autrement :

- Thérèse m'a dit qu'Henri Paget te considérait comme son successeur naturel. C'est à toi d'aller chez maître Baldini avec Alain Marot et Anne-Marie. Je te remplacerai à la coopérative, s'il le faut. Je suis aussi capable que toi de vendre du pinard.

Je me suis ainsi retrouvé le lendemain matin place d'Albertas à Aix dans un hôtel particulier du XVII<sup>ème</sup> siècle dont tout un étage est occupé par le cabinet de Maître Baldini et associés. Thérèse en était déjà repartie, mais elle avait exposé l'affaire à son confrère. J'ai pensé, à monter l'escalier ancien et à pénétrer

dans un si beau bureau, qu'un avocat pareil devait coûter si cher qu'aucune loge ne pouvait se l'offrir. Tel fut mon premier souci de futur vénérable.

Heureusement, Maître Ange Baldini nous retint moins d'un quart d'heure et nous ne lui avons rien payé. C'est un grand type à la chevelure abondante, toute blanche, qui boucle autour de ses oreilles. Il respire le fric et le beau monde. Il nous a dit d'emblée :

- Je viens de m'entretenir avec ma consœur, tout émue, frémissante, en larmes ou presque, très affectée par ce qui arrive à votre ami commun. Elle n'a pas l'habitude des dossiers criminels et elle est venue m'assurer que votre ami était innocent. Cela ne m'intéresse pas qu'il soit innocent. Pour le moment, cela ne mérite pas notre attention. Seuls comptent preuves et aveux. L'innocence est le propre du détenu comme l'incompréhension du Droit est le propre des jurés d'assises. Ne perdons pas de temps avec l'innocence réelle ou supposée de votre ami. Consacrez-vous aux preuves pendant qu'elles sont encore chaudes. Pour le moment, je n'en vois qu'une : la sacoche retrouvée dans la villa du Luberon. Elle a mis la police sur la piste des loges. C'est le seul point fort de son dossier. Il ne m'impressionne pas. Cette sacoche prouve une relation, sans doute intime, entre votre ami et la victime, elle ne prouve rien d'autre.

Il me saoulait déjà de son baratin. Je dis :

- Bernard a reconnu que...
- Je n'attache aucun prix aux aveux de première minute. Je sais comment la police les obtient.
- Il est totalement invraisemblable qu'il ait emporté ses décors dans le Luberon.
- Allons donc ! Il les avait avec lui pour l'une de vos réunions. La victime l'attendait à la sortie du temple et ils sont partis dans le Luberon. Le lendemain, la victime constatant que son amant d'une nuit avait oublié sa sacoche au pied du lit l'a rangée dans un tiroir de sa chambre. Vrai ou faux ? Ma consœur Thérèse est tout à fait à même de vous aider dans votre investigation fraternelle. Posez-vous les bonnes questions. Comment voyagent vos sacs ? Assurément, elles vont et viennent. Vous vous les prêtez, vous vous les empruntez, vous vous les dérobez, que sais-je ? Premier travail urgent : L'itinéraire ordinaire d'une sacoche de votre

domicile à votre temple, de votre temple au restaurant, du restaurant à chez vous avec détour éventuel par chez une copine. Pour le moment, je ne vous suis d'aucune utilité. Je verrai plus tard si je peux assurer la défense de votre ami. Elle est entre vos mains. Soyez sagaces et que Dieu vous bénisse !

Il nous mit dehors au plus vite et je pigeais pourquoi Ciu appelle tous les avocats des baveux. J'avais eu tellement de mal à prendre son discours en dictée que j'en avais la main paralysée. Je dus même plonger mes doigts dans la fontaine de la place d'Albertas pour qu'ils se dégourdissent.

Pauvre Bernard ! Pauvre poète ! Baldini se chargera de toi s'il te sait coupable et ne prendra pas le dossier si tu es innocent.

- Baldini ! s'écria Théo au téléphone quand Alain l'appela pour le tenir au courant, Baldini ? Vous avez consulté Baldini ? L'avocat des truands marseillais ? Thérèse est-elle devenue folle ? Serait-elle sûre à ce point que Bernard a tué Marianne ? Baldini n'a jamais défendu que des crapules. Tout Marseille le sait.

Aucun de nous ne croyait Bernard coupable mais, l'air de rien, Baldini venait de nous donner un excellent conseil. Quand avions-nous vu Bernard en loge, revêtu de ses décors, pour la dernière fois ? Le vendredi soir précédant le terrible dimanche, il avait participé à la tenue de fin d'année du *Chemin*. Grosse affluence : la loge elle-même à peu près au complet, mais aussi de nombreux frères visiteurs qu'Alain, le vénérable, nous énuméra et parmi lesquels Bernard, Gilbert, Damien, Victor le Belge, Victor de Carpentras, Bruno Montel, Yves d'Avignon, quatre ou cinq autres frères qu'il connaissait moins, aucune sœur, bien sûr, puisque les loges de la Grande Loge ne les reçoivent pas. Aux agapes, quand chacun pose sa sacoche où il peut, par terre, sur un coin de table ou sur une étagère, n'importe qui pouvait avoir pris celle de Bernard par erreur. Si ce « n'importe-qui » est allé après la tenue rejoindre Marianne dans la villa du Luberon, il aura pu l'y laisser par oubli.

- Ou volontairement, rectifia Anne-Marie. Pour que Bernard soit accusé, ce qui établirait la préméditation.

L'horreur d'une telle hypothèse lancée par Anne-Marie, toujours un peu agressive envers les frères du *Chemin*, car la misogynie de leur obédience l'agace, me fit froid dans le dos.

Volontairement pour que Bernard soit accusé ? Impossible ! Qui pourrait être ignoble à ce point ? Alain, le bon docteur Marot, qui aurait bien évidemment accepté les femmes à ses tenues, mais



respectait la règle de son obédience, refusa l'hypothèse d'une telle noirceur :

- Non, Anne-Marie, non. Volontairement, non. Je comprends et je respecte ton opinion sur la mixité hommes-femmes en tenue, mais ne va pas trop loin dans ton mépris de la Grande Loge. Vouloir rester entre hommes ne nous transforme pas en criminels misogynes. Volontairement, non, cela n'est pas possible.

Anne Marie protesta :

- Pas d'accord ! Bernard a dormi chez Théo la nuit de votre dernière tenue de l'année. Sa sacoche est certainement rentrée à Mégara. Qui te dit qu'on ne la lui a pas dérobée le dimanche du crime quand nous avons été près de cent, profanes, maçonnes et maçons, à envahir la maison ?
- Dérobée ? m'écriai-je. Et pour quoi faire ?
- Pour que Bernard soit accusé, pardi ! Moi, je m'attends à tout de ces frères qui refusent les femmes en tenue. Il faut bien qu'il leur manque une case quelque part dans le cerveau ou dans les couilles.

Cette hypothèse d'affreuse préméditation me fit repenser à la suggestion de Fantoche : la liste des présents quart d'heure par quart d'heure. Pas si fantoche que ça, peut-être bien, le commandant Moret. Il fouinait dans nos loges depuis le début. Il avait du mal à s'y retrouver et se cherchait un informateur.

Une autre inquiétude me vint. Sans que nous en ayons la moindre preuve, Marianne apparaissait comme une nymphomane. Elle aurait même, selon la rumeur, tourné un film à la limite du porno. Et alors ? Que les femmes aient acquis leur liberté éclaire la vie sociale et ne l'obscurcit pas. Je n'aime pas les jaloux, les envieux, les frustrés, les misogynes, tous ceux que j'appelle les branleurs. Je ne m'indigne pas quand une fille aime l'amour et ne le fait pas avec moi. Théo m'a dit un jour que j'étais en cela un cas d'espèce. Drôle d'espèce alors, que l'humanité ! Gilbert calomniait gravement Marianne en prétendant qu'elle couchait avec Théo. Il l'avait affirmé comme il parle en loge : avec l'autorité de celui qui détient les vérités universelles.

Il me tardait de revoir Victor. Les surréalistes aiment les coups tordus. Pas moi, mais cette affaire dont je n'arrivais pas à me dépatouiller en était pleine.

Premier point : Pas trace de bataille ou d'orgie dans la villa du Luberon, quand la police y avait découvert le corps. Thérèse, qui le tenait du dossier, nous l'avait dit très clairement.

Deuxième point, la police pensait avoir reconstitué le déroulé du crime. Le meurtrier, plus grand que la victime, l'étouffe avec ses deux pouces en écrasant ce qu'il faut pour la mettre à mort. Mais il échoue. Ce fut un peu après qu'il la frappe au cœur avec un couteau de cuisine qu'il nettoiera soigneusement. Est-il possible d'imaginer qu'il se rend avant ou après à Mégara pour s'y faire voir et en ramener la sacoche ?

Je ne suis pas un homme capable de débrouiller une pareille affaire. Théo m'a enseigné que l'homme, dans sa nature profonde, peut atteindre des noirceurs épouvantables, dont témoignent les plus grands écrivains. Cette affaire ne m'allait donc pas. Elle était une première pour moi et j'ai peu lu les auteurs que Théo cite. Je préfère les récits paisibles. Prochainement vénérable, je ne me sentais aucune envie de scruter l'ombre dans les recoins de la conscience de mes frères, même si la vérité s'y cache. Anne-Marie et Alain sont médecins tous les deux. Devant la jolie fontaine de la place d'Albertas où nous nous attardions en sortant de chez maître Baldini, Alain a dit :

- Elle n'aurait pas autant saigné si elle était morte étouffée. Le meurtrier a pris son temps pour tout. C'est un méticuleux. Il a organisé son crime.
- Ce salopard est aussi très maître de lui, dit Anne-Marie, et je le vois fort bien se rendre à Mégara pour y dérober la sacoche. Finalement, le tableau demandé par le commandant Moret aura son utilité. Mon frère Titou, travaille bien ton tableau. Dans l'intérêt de nos trois loges, tu dois rester au centre de l'affaire et continuer de tout prendre en note. De quelque façon que tout ça puisse tourner, ce sera un tremblement de terre rue Tournefort.

Dernier point, capital ou non, qu'Alain ajouta : le vendredi, jour de la dernière tenue du *Chemin*, Théo, Bernard et Marianne, avaient fait leurs siestes à Mégara, volets clos, fenêtres ouvertes, gardant le maximum d'ombre et de fraîcheur à l'abri des gros murs. Alain le tenait de Théo lui-même qu'il avait appelé au téléphone pour s'assurer que notre vénérable d'honneur ferait bien son petit discours traditionnel en fin de tenue.

Théo détestait qu'on le sonne. Alain l'avait réveillé, lui et ses deux invités qui dormaient dans la grande maison plongée dans l'ombre bienfaisante de la sieste sacrée. Alain, médecin généraliste qu'on appelait nuit et jour pour des riens, n'avait plus pensé à cette phobie du téléphone qu'avait Théo.

- Et Marianne endormie dans les bras de Bernard était bien ta patiente ? demanda Anne-Marie.
- Rien ne prouve qu'elle dormait dans les bras de Bernard. Elle ne fut ma patiente qu'en une seule occasion. Figurez-vous qu'elle s'était crue enceinte. Elle en avait tous les symptômes alors que, selon ses dires, elle vivait sans rapports depuis des mois.
- Petit salaud d'Ulysse, bougonna Anne-Marie, qui n'avait jamais pu blairer Jean-Michel. Il voyage d'île en île et laisse dans chaque port une femme blessée. Certains chantent : « C'est bon pour le moral », Ulysse, lui, chante : « C'est bon pour le Théâtre ! ».
- Un soir, dit Alain, peu après la mort d'Antoinette, je me suis retrouvé avec Marianne et Théo à Mégara. Je ne savais évidemment pas qu'il était son père et je fus très surpris quand il l'a enlacée tendrement. Elle m'avait consulté sur cette grossesse impossible et je passais la voir pour m'assurer qu'elle allait bien. Théo l'a donc prise dans ses bras devant moi et il lui a récité du Racine : *Marianne, ma fille, de quel amour blessée, vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ?*
- Du Théo tout craché, dit Anne-Marie. Comment ne pas en déduire aujourd'hui que c'était de son père qu'elle attendait cet impossible enfant ?
- Redites-moi ces vers, demandai-je. Il faut que je les note : *Marianne, ma fille, de quel amour blessée...*

Je les transcrivis dans mon carnet sous la dictée d'Alain en prenant appui sur le rebord de la fontaine, place d'Albertas.

*à suivre...*